

"Il nous faut comprendre ce futur noué comme un poème pour nos yeux illettrés" : ville créole et poétique du Divers dans Texaco de Patrick Chamoiseau

Autor(en): **Heiniger, Sebastien**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas**

Band (Jahr): **60 (2013)**

Heft 1: **Fascicule français. Le conflit urbain**

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-391102>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

« Il nous faut comprendre ce futur noué
comme un poème pour nos yeux illettrés » :
ville créole et poétique du Divers dans *Texaco*
de Patrick Chamoiseau

Dans la dernière phrase de *Texaco*, Chamoiseau expose ce qui a motivé son écriture : « Je voulais qu'il soit chanté quelque part, dans l'écoute des générations à venir, que nous nous étions battus avec l'En-ville, non pour le conquérir (lui qui en fait nous gobait), mais pour nous conquérir nous-mêmes dans l'inédit créole qu'il nous fallait nommer – en nous-mêmes pour nous-mêmes – jusqu'à notre pleine autorité » (T497-498)¹.

Parvenir à une expression authentique de cet « inédit créole » constitue la principale préoccupation poétique de Chamoiseau. Cette quête est explicitée dans ses essais, mise en récit dans ses fictions et hante son triptyque autobiographique *Une Enfance créole*. Développé dans *Écrire en pays dominé*, le concept de « mise-sous-relations » est pensé comme l'entrée en contact de communautés humaines porteuses de langues, de cultures, d'imaginaires différents, contact qui inaugure non pas un échange, mais des circuits de communication à sens unique dont la conséquence est d'écraser les diversités. Dans la « mise-sous-relations », le Même soumet l'Autre, et de ce fait l'Un s'étend sur le Divers qui décroît. Par là même, elle élimine ce qui est à inscrire dans une forme esthétique et énerve la créativité. Or, dans un monde dont les liens se resserrent, la relation est devenue inéluctable. Alors, comment résister au « Même en extension » (E293) ? Pour Chamoiseau, se retirer de la relation est se vouer à l'asphyxie, s'y livrer est se condamner à une disparition par dissolution graduelle. L'urgence est, en ses mots, de « nous conquérir nous-mêmes dans l'inédit créole qu'il nous fa[u]t nommer », c'est-à-dire

¹ Les abréviations suivantes font référence aux ouvrages de Patrick Chamoiseau cités dans ce travail : T pour *Texaco* [1992], Paris, Gallimard, « Folio », 1994 ; E pour *Écrire en pays dominé* [1997], Paris, Gallimard, « Folio », 2002.

d'opérer une ressaisie endogène d'une singularité culturelle dans et par la création artistique.

L'ensemble de *Texaco* met en scène ce projet. Le roman s'ouvre avec l'*Annonciation*, qui relate l'arrivée de « l'ange destructeur de la mairie moderniste » (T39) dans Texaco, quartier périphérique de Fort-de-France. Ce « cavalié[r] de notre apocalypse » (T39) est un urbaniste mandaté pour « rationaliser son espace [de Fort-de-France], penser son extension et conquérir les poches d'insalubrité » (T40-41). Formé à Paris où il prépare une thèse, il vient d'un centre double : de la Métropole, qui a fait de lui un « urbaniste occidental » (T345), et de son imitation, le centre de Fort-de-France. À son arrivée, les bulldozers ont déjà détruit d'autres quartiers périphériques et la Pénétrante Ouest, route au nom éloquent, a été construite afin d'acheminer vers Texaco le nécessaire pour le raser et mettre fin à des décennies de résistance. Alors, Marie-Sophie mène son ultime bataille pour la survie du quartier qu'elle a fondé, et, « avec pour seule arme la persuasion de [s]a parole » (T41), elle convertit l'urbaniste – d'abord surnommé « le Fléau » – en « Christ », sauveur de Texaco. Formant l'essentiel du roman, ce *Sermon de Marie-Sophie Laborieux* est l'histoire du quartier. Détarrant ses racines, Marie-Sophie débute son récit à la naissance de son père Esternome dans une plantation esclavagiste et le poursuit avec sa propre vie. Elle raconte la lutte incessante pour exister au sein de la domination, des déceptions de la libération des esclaves à la conquête de ce que le texte désigne par « l'En-ville ». Son « sermon » porte la mémoire d'un Nous créole qui résiste à la négation de son humanité par le dominant, résistance dont Texaco, quartier créole dans l'En-ville, est la dernière œuvre.

Autour de ce récit de vie, Chamoiseau crée un dispositif pour donner l'illusion que Marie-Sophie et l'histoire du quartier ne sont pas des entités de fiction. Par la figure du « Marqueur de paroles », il s'y met en scène comme personnage et explique dans *Résurrection*, dernière partie du roman, qu'il a lui-même rencontré Marie-Sophie, et qu'il a simplement « réorganis[é] [s]a foisonnante parole » (T497) pour écrire *Texaco*. C'est au cours de cette entreprise d'écriture qu'il serait entré en contact avec l'urbaniste. Celui-ci lui aurait envoyé de « précieuses notes » (T495), qui sont à la fois le récit de sa profonde transformation intérieure et l'exposé de sa nouvelle conception de l'urbanisme. Vingt notes sont

essaimées dans le texte, ce qui entrave la perception immédiate de la cohérence de leur propos².

Je me propose ici de réajuster les pièces de cette mosaïque, afin de saisir ce qui déclenche la conversion du « Fléau » en « Christ ». Ceci me permettra de montrer que les « rénovations » destructrices du centre sont motivées par une volonté d'étendre les formules urbanistiques occidentales sur les quartiers périphériques. Je montrerai ensuite que, dès sa transformation, l'urbaniste conçoit Texaco comme une énigme à creuser, susceptible de lui révéler la fonction régénératrice des quartiers qu'il devait raser. Enfin, j'exposerai qu'après avoir décelé la poétique du Divers par sa relecture du tissu urbain, l'urbaniste projette de créer la ville créole selon les « lois informulables » qui lui sont propres. Plus généralement, il apparaît que Chamoiseau crée ce personnage afin de figurer un lecteur qui dénoue l'énigme de *Texaco*, et nous enjoint de prendre appui sur ses notes comme autant de clés de lecture.

1. Le Fléau aux yeux illettrés

Anciennement Fort-Royal, Fort-de-France est fondée par le gouverneur de la Martinique en 1669, puis construite sous la forme d'un quadrilatère de 42 hectares, selon un plan d'alignement des voies approuvé par Colbert en 1671. Autour de ce damier clos, des quartiers d'habitat spontané s'érigent progressivement, suite à l'exode rural qui débute dès la fin de l'esclavage. Pour décrire ces deux espaces de la ville, l'urbaniste distingue le centre historique des couronnes d'occupation populaire.

1.1. Le centre : un ensemble ordonné

Dans les notes 6 et 7, l'urbaniste explicite ce qu'il discerne dans cet espace central de la ville : « un ordre clair, régenté, normalisé » (N6) ; « une logique urbaine occidentale, alignée, ordonnée, forte comme la langue française » (N7) ; « la trame géométrique d'une grammaire urbaine bien

² Afin de bien séparer ce qui est issu de ces notes et ce qui est extrait du corps du texte, j'abrège de la manière suivante : N1 (T152), N2 (T186), N3 (T192), N4 (T212), N5 (T218), N6 (T235-236), N7 (T282), N8 (T300), N9 (T312-313), N10 (T328-329), N11 (T336-337), N12 (T345), N13 (T360), N14 (T401), N15 (T430-431), N16 (T436), N17 (T443-444), N18 (T455), N19 (T462), N20 (T471).

apprise, dominatrice» (N7). Le centre est un ensemble ordonné: ses composantes sont distribuées dans l'espace conformément à des règles, et la trame viaire orthogonale, dont les axes deviennent les coordonnées du plan urbain, définit la position de chacun des éléments qui le constituent. Aussi, l'urbaniste discerne sans embarras la corrélation entre la figure spatiale du centre et ses lois génératrices. Où règne la «logique urbaine occidentale», le tissu urbain résulte de la simple application d'une formule. Alors, au centre, l'ordre est clair, c'est-à-dire que sa compréhension ne présente aucune difficulté pour quiconque cherche à le lire. Par analogie, l'espace central de la ville est un texte écrit dans un langage sans équivoque et pour le déchiffrement duquel aucun code ne semble requis.

Le lexique utilisé, «régenté», «normalisé», «alignée», «ordonnée», implique qu'un agent hégémonique exerce une contrainte afin de maintenir le centre dans une conformité à un ensemble de règles prédéterminées. Ces formules constituent une «grammaire urbaine», qui est à la fois non endogène, puisqu'«occidentale» et «apprise», et «dominatrice» en ce que, par l'exercice de son emprise, elle impose sa trame à toute création urbaine et réfrène toute spontanéité.

Enfin, la comparaison entre la langue française et les qualités urbaines du centre est censée mettre en exergue, de par leur ressemblance, des caractéristiques communes. Cela présuppose que la langue française soit pourvue de traits qui lui sont reconnus par tous. Si ce recours à la langue à titre de comparant peut surprendre, il se laisse deviner par des termes qui nous instruisent sur l'imaginaire langagier de Chamoiseau. Explicite dans «clair», implicite dans «logique», une telle proximité des deux caractéristiques principales du «génie» de la langue française, langue de la raison et de la clarté, annonce cette comparaison. Le même «génie français» engendrerait la langue et la logique urbaine, ce qui expliquerait qu'on puisse leur déceler des traits communs. De fait, c'est l'ensemble des caractéristiques du centre qui est transposé sur la langue française.

1.2. *La couronne insalubre*

Avant sa rencontre avec Marie-Sophie, l'urbaniste perçoit Texaco à travers le filtre du centre: «L'urbaniste occidental voit dans Texaco une tumeur à l'ordre urbain. Incohérente. Insalubre. Une contestation active. Une menace. On lui dénie toute valeur architecturale ou sociale. Le

discours politique là-dessus est négateur. En clair, c'est un *problème*» (N12, l'auteur souligne). Le centre qualifie Texaco selon trois axes : ferment d'anarchie urbanistique et politique, attributs antinomiques à ceux du centre et, hors de cette relation de subordination, absence de caractéristiques propres : « C'est pourquoi [la Pénétrante Ouest étant construite] les gens-bien, du fond de leur voiture, avaient jour après jour découvert l'entassement de nos cases *qu'ils disaient insalubres* – et ce spectacle leur sembla contraire à l'ordre public » (T19, je souligne).

Ces trois axes convergent dans « insalubre », épithète fréquemment apposée à Texaco. Le centre qualifie selon ce qu'il n'est pas, ce qui entérine à la fois la précellence de son droit de nommer et la subordination des qualités de la couronne aux siennes. Dès que le centre s'étend et conquiert (T40-41), ce qu'il déclare être, à partir de sa norme, les caractéristiques de la couronne, devient « une menace » pour le maintien de son « ordre public », une « tumeur » qui se trouve désormais à l'intérieur des nouvelles frontières de son organisme. Incapable de considérer le « problème » comme celant des propriétés à intégrer dans une ville créole incorporant centre et couronne, il élimine l'altérité en son sein, justifiant ces destructions « au nom de l'insalubrité » (T41).

Avant sa conversion, l'urbaniste, venu du centre et équipé de ses clés de lecture, ne peut envisager l'énigme de la couronne : « En vérité, le Christ de Texaco n'était pas encore Christ. Il y venait au nom de la mairie, et pour *rénover Texaco*. Dans le langage de sa science cela voulait dire : *le raser* » (T33, l'auteur souligne). Dans Fort-de-France, Chamoiseau fait se rejouer le scénario de la « mise-sous-relations » du monde. Dans « rénover », on entend le « Nouveau monde » que sont devenues les Amériques, dont le viol par l'Occident hante le nom de la Pénétrante Ouest. Ce premier urbaniste incarne donc l'Occidental qui n'appréhende l'Autre qu'à travers ses schèmes culturels, qui s'appuie sur un système de dualités pour ordonner ce qu'il conquiert dans les cases logiques et rationnelles de son édifice conceptuel, et qui exerce une domination brutale³

³ Dans *Écrire en pays dominé*, Chamoiseau distingue deux dominations qui s'exercent dans la « mise-sous-relations ». La domination brutale correspond à l'étouffement par la force de l'autodétermination politique et culturelle du dominé ; la silencieuse, phagocytage insidieux, est une domination symbolique qui, en conquérant l'imaginaire des peuples soumis, engendre un auto-assujettissement sans exercer de violence.

dont l'aboutissement est d'annihiler tout projet d'exister selon des principes à soi.

2. La révélation, de l'illettré au lecteur

Au deuxième temps de ce récit de conversion, l'urbaniste pénètre la couronne insalubre. S'il est encore inconsciemment sous l'emprise de la conception occidentale de la ville, Marie-Sophie pressent qu'il est comme dépourvu de « cette raideur intérieure qu'instaurent les certitudes » (T40), caractéristique de l'Occidental chez Chamoiseau. Sa transformation débute lorsque, habitué à l'évidence du centre, il est désarçonné par l'hermétisme de la couronne, au point de se dire pourvu de « yeux illettrés » (N1). Là, en effet, la logique occidentale n'a aucune prise. Les « franges » (N6) sont un espace ouvert, ce qui masque la cohérence de leur système; seuls se montrent le « chaos », le « désordre » (N6). Les principes de création de la couronne semblent indécélables : elle est « indéchiffrable, impossible, masquée » (N6).

2.1. La modification des yeux

C'est la parole de Marie-Sophie qui opère la conversion du Fléau en Christ. Au cours du sermon, l'urbaniste commence à percevoir une cohérence au-delà de la façade insensée : « C'est elle, la Vieille Dame qui me modifia les yeux. Elle parlait tant que je la crus un instant délirante. Puis, il y eut dans son flot de paroles, comme une permanence, une durée invincible dans laquelle s'inscrivait le chaos de ses pauvres histoires » (N4)⁴. C'est au sein de ce qui se présente comme le soliloque désordonné du délire qu'une cohérence singulière se dessine, à l'instar des figures que prennent les sédiments charriés par les flots; et ainsi, le chaos, informe dans l'immédiat, prend forme dans la durée devenue comme une page

⁴ Le Marqueur de paroles relate une expérience analogue : « Elle avait des périodes de *voix-pas-claire* comme certains grands conteurs. Dans ces moments-là, ses phrases tourbillonnaient au rythme du délire, et je n'y comprenais rien : il ne me restait qu'à m'abandonner (débarrassé de ma raison) à cet enchantement hypnotique » (T494, l'auteur souligne).

que l'urbaniste voit enfin, mais qu'il ne sait pas encore déchiffrer : « J'eus le sentiment soudain, que Texaco provenait du plus loin de nous-mêmes et qu'il me fallait tout apprendre. Et même : tout réapprendre... » (N4).

Pour le moment, à peine désaveuglé, l'urbaniste tâtonne. En effet, il saisit la ressemblance entre la parole de la Dame et Texaco. De prime abord déroutant, le chaotique fait naître, par les voies du « sentiment », l'intuition que son aspect désordonné voile une cohésion plus profonde :

En écoutant la Dame, j'eus soudain le sentiment qu'il n'y avait dans cet enchevêtrement, cette poétique de cases vouée au désir de vivre, aucun contresens majeur qui ferait de ce lieu, *Texaco*, une aberration. Au-delà des bouleversements insolites des cloisons, du béton, du fibrociment et des tôles, au-delà [...] des écarts aux règles de la salubrité urbaine, il existait une cohérence à décoder... (N9).

Tout comme la parole de la Dame n'est pas délire, Texaco n'est pas une « aberration ». Si la nouvelle perception n'est, pour le moment, qu'une intuition, l'hégémonie de ces « règles de la salubrité urbaine » s'effondre et l'urbaniste comprend que les préconceptions occidentales étaient responsables de son aveuglement.

Vouloir « tout réapprendre » aboutit à un autre choix dans la polysémie du mot « problème » : d'obstacle à raser, il devient énigme à résoudre. Désormais, l'urbaniste essaiera de « comprendre » (N1) ; il va « s'inquiéter de ce qu'ils disent » (N2) ; il se met à l'écoute de « l'autre poème urbain, au rythme neuf, déroutant, qu'il nous faut décoder » (N2). Il perd son regard discriminant pour voir dans Texaco un « système » (N2) de signes qui n'est pas à raser, mais à lire autrement. Puisque les formules préétablies du centre sont inaptées à déchiffrer la couronne, il lui faut « congédier l'Occident et réapprendre à lire » (N12), ce qui exige, en ses termes, une « mutation de l'esprit » (N8). Se défaire de la logique occidentale revient à aborder l'énigme sans codes de lecture. Dorénavant, l'urbaniste ne peut que procéder par induction pour dévoiler l'ensemble des principes qui président à la composition de Texaco, et déceler de la sorte « l'ordre secret en plein cœur du désordre » (N6).

2.2. Relire les deux espaces de la ville créole

Les yeux ouverts, l'urbaniste va relire les deux espaces de la ville. Il discerne dès lors que l'espace central subit les ravages de la

mise-sous-relations. Quêtant ailleurs l'élan créateur, et se dissipant dans la consommation, «[a]u centre, on détruit le souvenir pour s'inspirer des villes occidentales et rénover [...], on se perd dans le moderne du monde» (N5). L'urbaniste découvre qu'autour du centre prodigue, on est «riches du fond de nos histoires»: dans la couronne, on est amarré à la mémoire grâce à des racines «diffuses, profuses, épandues sur le temps avec cette légèreté que confère la parole»⁵. La rénovation, qui efface les inscriptions du passé, n'y a pas encore exercé ses suppressions et quelque chose d'irréductible aux formules des systèmes clos est encore présent dans les signes à déchiffrer: «le foisonnement ouvert de la langue créole dans la logique de Texaco [...], la couronne d'une culture-mosaïque à dévoiler, prise dans les hiéroglyphes du béton, du bois de caisses et du fibrociment» (N7).

Dans la couronne, il y a présence d'une histoire dans la mémoire, d'une langue dans le poème urbain, d'une culture dans des signes. Au centre, l'ordre et ses formules règnent. Dans la couronne, une création spontanée s'épanouit. Dans cet espace ouvert, «l'inédit créole» inscrit et organise ses signes en accord avec l'ensemble des principes qui lui est propre. Devenu «voyant» (N3), l'urbaniste décide de «prendre leur poétique sans craindre de se salir les mains des états de sa gangue» (N2), car ce qui est encore masqué est «ce qu'il y a de plus précieux pour une ville» (N13). Pour expliquer ce qu'il saisit, il a recours à la métaphore du biotope :

Je compris soudain que Texaco n'était pas ce que les Occidentaux appellent un bidonville, mais une mangrove, *une mangrove urbaine*. La mangrove semble de prime abord hostile aux existences. Il est difficile d'admettre que, dans ses angoisses de racines, d'ombres moussues, d'eaux voilées, la mangrove puisse être un tel berceau de vie pour [...] l'écosystème marin (N11, l'auteur souligne).

Le parcours interprétatif est le même pour la parole de la Vieille Dame, le Quartier insalubre et la mangrove. De prime abord, son aspect est hostile, mais il faut pénétrer ce qui est obscur pour que se dévoile son apport précieux. Texaco se révèle comme «berceau de vie», auquel

⁵ Tout lecteur de Glissant (ou de Deleuze et Guattari, dont il s'inspire) reconnaîtra ici la métaphore du rhizome.

l'urbaniste reconnaît une « fonction de renaissance » (N11). Si bien que nous comprenons mieux la sixième note : « Si la ville créole ne disposait que de l'ordre de son centre, elle serait morte. Il lui faut le chaos de ses franges » (N6).

Dès l'ouverture des yeux, délesté des préconceptions occidentales, l'urbaniste se dresse affranchi de l'obligation de classer le monde selon une taxinomie binaire. Par-delà les antinomies, il conçoit Fort-de-France comme un nouvel ensemble, « un écosystème, tout en équilibres et en interactions » (N10), qui relie deux espaces interdépendants du fait de leurs qualités intrinsèques. À ses yeux d'urbaniste dorénavant créole, il est moins pertinent d'appréhender l'insalubre comme la négation du salubre, que d'envisager ce que crée leur relation : une ville qui impulse « le tournoiement hasardeux du vivant » (N10).

2.3. *La ville créole : une spirale*

Ainsi, relire les deux espaces de la ville créole revient à la saisir comme un seul poème urbain, né de l'interaction entre centre et couronne : « ces pôles, reliés au gré des forces sociales, structurent de leurs conflits les visages de la ville » (N5). Dans cette même note, une autre métaphore que celle de la polarisation se dessine ici, en filigrane : « Entre ces lieux, la palpitation humaine qui circule » (N5). La giration, présente aussi dans « autour » (N6) ou « tournoiement » (N10), lie une force centripète à une force centrifuge. La première a le centre comme pôle d'attraction, alors que la deuxième a une infinité de pôles virtuels : le reste de l'espace. Sans la force de l'ouverture qui vise les horizons, « Texaco absorbé sera régi par l'ordre » et « [l]'île Martinique sera vite avalée » (N19). Avec le triomphe de la force centripète cesseront les équilibres, les interactions (N10), la circulation de la palpitation humaine (N5). C'est la relation entre ces deux forces qui maintient la ville en « équilibre » (N10, N14), telle une ville-toupie, ou mieux, puisque la couronne est ouverte, une ville-spirale.

Or, la spirale, « expansion tournoyante » (E277), est une métaphore qui parcourt l'ensemble de la pensée de Chamoiseau et qui lui permet de nommer par analogie cette mise en relation des forces de convergence et de dispersion à l'œuvre dans l'En-ville. Ainsi, dans le *Sermon*, c'est une spirale en mouvement qui permet à Esternome et à Papa Totone, deux

personnages qui ne cessent de s'interroger sur l'En-ville, de nommer ce qu'ils perçoivent dans la ville créole :

C'est quoi l'En-ville ? tu dis.

C'est le goulot où nos histoires se joignent. Les Temps aussi. [...]

Mais : À la sortie du goulot tu ne tombes pas dans une bouteille. Ça repart (T375).

Lorsque le temps est ajouté à la figure spatiale que dessine la ville créole, le tourbillon du goulot offre sa tridimensionnalité à l'analogie. Ce n'est pas par la métaphore du palimpseste, qui masque sous le texte superficiel une stratification de marques du passé, que Chamoiseau saisit la ville. Pour lui, la mémoire reste vive. Par l'image du tourbillon, il pense les inscriptions du passé comme encore présentes et actives dans la création. L'archéologue de la ville créole trouvera non pas les traces latentes d'un passé perdu, mais la présence du passé dans la façon en cours⁶. Pareillement, l'urbaniste comprend la ville créole comme la conjonction de la mémoire et du devenir : « Rayer Texaco comme on me le demandait, reviendrait à amputer la ville d'une part de son futur, et, surtout, de cette richesse irremplaçable que demeure la mémoire » (N15).

Engendrée au cours de l'histoire de la Martinique (N1), la ville créole est un texte qui doit continuer à s'écrire. Dorénavant, elle doit s'engendrer et s'étaler de manière inédite (N1), c'est-à-dire à partir d'elle-même, de sa mémoire qui est un « futur » (N1) et qui « prov[ien]t du plus loin de nous-mêmes » (N4).

3. Le Christ poète

3.1. *Les souches d'une identité neuve*

« Non, il nous faut congédier l'Occident et réapprendre à lire : réapprendre à inventer la ville » (N12). Ce « non » de l'injonction qui clôt

⁶ Se nommant archéologue de l'imaginaire créole, Chamoiseau invente la notion de Trace-mémoire, néologisme qui a pour enjeu de réinstaller la présence au sein de la trace : « les *mémoires* irradient dans la Trace, elles *l'habitent* d'une présence-sans-matière offerte à l'émotion ». Disponible, l'« archéologue de notre imaginaire » devient, par l'émotion, caisse de résonance des Traces-mémoires. Voir *Écrire en pays dominé*, op. cit., pp. 120 ss.

la note 12 n'est donc pas un cri de refus, mais d'illumination. Les deux premières propositions de ce programme de métamorphose accomplis, il reste à définir le projet que l'urbaniste veut établir sur des bases créoles. Dans «[R]éapprendre à lire : réapprendre à inventer», ce qui est une condition nécessaire à la réinvention semble, dans le même temps, la déclencher. Ainsi, c'est en s'offrant comme espace à lire que «la ville créole restitue à l'urbaniste qui voudrait l'oublier les souches d'une identité neuve : multilingue, multiraciale, multi-historique, ouverte, sensible à la diversité du monde. Tout a changé» (N7).

Cette «identité neuve», singularité aux souches multiples, définit ce qui est, dans les essais de Chamoiseau, le propre du créole⁷. Par la métaphore des «souches», qui conjoint la mémoire de la lignée et le devenir de la génération, l'urbaniste conçoit la ville créole comme aboutissement et comme projet. «Tout a changé» devient une profession de foi : la mutation de l'esprit est accomplie, le Fléau est devenu Christ. «Tout a changé» est aussi l'expression d'une appréciation transformée du «Tout». Obnubilé par la pensée de l'unicité, le mécanisme du centre auquel obéissait l'urbaniste avait pour but de faire de la ville un tout circonscrit et ordonné. Le Tout se veut maintenant ouvert comme cette ville créole dont les franges s'épandent sans faire clôture. C'est une autre pensée qui se déclare, une pensée qui considère le Tout non comme l'Univers formulable (E47), mais comme le Divers aux «lois informulables» (N10), qui met en relation la clarté de l'ordre et les obscurités régénératrices du chaos, la mémoire et le devenir, le Lieu⁸ et «la diversité du monde».

3.2. *Ville créole et poétique du Divers*

Du Fléau au Christ, la conversion est celle d'un urbaniste occidental en poète : «De l'urbaniste, la Dame fit un poète. Ou plutôt : dans l'urbaniste, elle *nomma* le poète. À jamais» (N16, l'auteur souligne). La puissance de la parole de la Dame ne naît pas de sa simple fonction performative.

⁷ Voir à ce sujet «Moi-créole», dans *Écrire en pays dominé*, op. cit., pp. 200-211.

⁸ Sur le Lieu dans son opposition au Territoire, voir *Écrire en pays dominé*, op. cit., pp. 205-206.

À chaque étape des histoires du *Sermon*, la *Parole*, contournant la raison, libère des chaînes de la domination. Par la puissance de son verbe, elle a réveillé ce qui était latent chez l'urbaniste et qui, sous l'amnésie et l'aveuglement, s'est découvert créole. C'est par la sensation et l'émotion qu'il est initié à l'esthétique du Divers et libéré de la rationalité de l'Un. Immergé dans la parole et la ville créoles, il décèle la cohérence au-delà du désordre : se révèle alors la poétique du Divers, qui tisse une identité dans la multiplicité. Comme ce tissage est constamment en cours, chaque instant propose une souche du Divers : « un futur noué comme un poème ». Au lecteur désormais poète de donner figure au « tournoiement hasardeux du vivant » (N10), mais pour lui, dès lors, le défi est de créer une œuvre qui soit en accord avec ce qu'il a appris à lire. Alors, comment ? Marie-Sophie, qui cherchait une voie dans l'écriture, posait cette même question au Marqueur de paroles :

Oiseau Cham, existe-t-il une écriture informée de la parole, et des silences, et qui reste vivante, qui bouge en cercle et circule tout le temps, irriguant sans cesse de vie ce qui a été écrit avant, et qui réinvente le cercle à chaque fois comme le font les spirales qui sont à tout moment dans le futur et dans l'avant, l'une modifiant l'autre, sans cesse, sans perdre une unité difficile à nommer ? (T413)

Chamoiseau ne dit jamais qu'il a trouvé la voie, mais il est certain que *Texaco* naît de cette recherche.

4. L'urbaniste, figuration du lecteur

« Dès son entrée dans Texaco, le Christ reçut une pierre dont l'agressivité ne fut pas surprenante » (T19). Cette phrase inaugure *Texaco*. Projectile fusant d'une longue histoire de résistance, la pierre foudroie l'urbaniste au milieu du pont qui fait office de frontière. Le centre quitté, c'est dans cet interstice, à la lisière de la couronne, que le corps de celui qui a voulu pénétrer l'inclassable chaotique gît inanimé. En effet, l'urbaniste est le premier à vouloir envisager le « problème » qu'est Texaco. Jusqu'alors, face à son aspect déroutant et opaque, les seules réactions étaient les pleurs et l'étonnement : « On n'a fait que pleurer l'insalubrité de Texaco » (N2). « Alors pourquoi s'étonner de ses cicatrices et de sa face de guerre ? » (N3).

La tentation est grande – l’urbaniste y succombe déjà dans la note 9 reproduite plus haut – de se permettre une simple altération de la typographie de Texaco, pour que les italiques transforment ce nom de lieu en titre de livre. Je suis enclin à lire l’exhortation «il nous faut comprendre ce futur noué comme un poème pour nos yeux illettrés» (N1) comme une invitation au lecteur à s’inclure dans ce «nous». Le lecteur aveuglé par ses préconceptions de ce que doit être une œuvre littéraire pourra pleurer, tel le puriste préoccupé par l’ordre ou s’étonner, tel le lecteur en quête d’exotisme. Percevoir Texaco comme «écart aux règles de salubrité urbaine» (N9), ne permet pas de comprendre, qui revient ici à dénouer ce qui n’offre pas, au premier abord, les secrets de son sens. En tant que lecteur, au lieu de faire la taxinomie de ses caractéristiques distinctives, il s’agit de pénétrer dans *Texaco*. De la même manière que Chamoiseau se met en scène en Marqueur de paroles, il figure un lecteur avec l’urbaniste et propose d’aborder *Texaco* muni des clés de lecture que deviennent les Notes. Il y a un appel à être «un bougre de questionnement» (T40), qui pressent le gain d’un parcours interprétatif. Celui-ci dépassera la résistance que lui oppose au premier abord le texte et persévéra jusqu’à saisir ce que le texte lui donne à lire : «un futur noué comme un poème», «souche d’une identité neuve», une qui est sensible à la poésie du Divers, peut-être la sienne.

SEBASTIEN HEINIGER
Université de Genève
 Sebastien.Heiniger@unige.ch

